

les carnets

STUDIO
cinémas



EN ATTENDANT LE 22 JUIN

Que sont donc ces temps, où
Parler des arbres est presque un crime
Puisque c'est faire silence sur tant de forfaits !
Celui qui là-bas traverse tranquillement la rue
N'est-il donc plus accessible à ses amis
Qui sont dans la détresse ?

Bertolt Brecht

Chers lecteurs/lectrices, spectateurs/spectatrices,

Pourquoi mettre à la « une » de ce numéro de juin *Talking About Trees* qui était sur nos écrans en décembre dernier ?

Parce que ce très beau film documentaire, doublement primé à la 69e Berlinale, racontait les péripéties, drôles et émouvantes, d'un quatuor de vieux cinéastes soudanais qui tentaient de faire renaître un ancien cinéma de Khartoum, abandonné depuis des années et nommé *Révolution*. Après une dictature marxiste implacable, puis une autre dictature, islamo-libérale celle-ci, difficile de faire vivre une salle de cinéma... Pas question de comparer, bien sûr, la situation du cinéma français touché par la pandémie et la situation dramatique soudanaise, mais il y avait dans la ténacité et la joie de vivre de ces vieux cinéastes un amour du cinéma immense... communicatif.

Le réalisateur de *Talking About Trees*, Suhaib Gasmelbari, est venu parmi nous présenter son film... ou plutôt revenu, particulièrement ému de retrouver Tours et les cinémas Studio. Étudiant en lettres à la faculté des Tanneurs, il a découvert le cinéma rue des Ursulines, avant de monter à Paris pour devenir cinéaste : « C'est ici que j'ai appris à regarder des films sur grand écran » a-t-il d'ailleurs écrit dans le livre d'or. Une façon de rendre hommage aux réalisateurs et acteurs qui viennent jusqu'à nous régulièrement (lire page 10).

En ce début de déconfinement, les Studio, comme toutes les autres salles de cinéma de France, sont dans l'incertitude et attendent les décisions gouvernementales concernant les dates et les modalités de réouverture. Comme en avril et en mai, nous avons décidé de continuer à vous envoyer des Carnets numériques pour tenter de garder un lien avec vous, spectateurs/spectatrices, en attendant de vous revoir, dans les salles, **dès le 22 juin**.

— L'équipe des **Studio**



Talking about trees - Suhaib Gasmelbari

SOMMAIRE

02 AVIS

03 SOMMAIRE

04 ÉDITO

Hier, aujourd'hui, demain

06 À PROPOS - Un fils

08 À PROPOS - Vivarium

10 COURTS LETTRAGES

Ils sont venus jusqu'à nous

12 JEU - Les héros sont confinés

13 JEU - Ils ont dit... ou pas.

14 Sur l'écran blanc de mes souvenirs

16 HUMEUR - Un autre monde

18 EN BREF

19 RÉPONSES DES JEUX

20 LA NUIT DES STUDIO

N'oubliez pas non plus que nous sommes associés à une plate-forme de vidéo en ligne qui propose un choix intéressant de films liés à notre programmation (ou à notre ancienne programmation... lorsque nous n'avons plus de programmation...). Vous y trouverez des films très divers et toute une sélection de films Jeune Public.

Elle s'appelle La Toile et vous y avez accès à partir du site des Studio par un petit onglet situé en haut à droite de la page d'accueil.



www.studiocine.com

les **Studio**
cinémas
carnets

LES ÉDITIONS DU STUDIO DE TOURS
2 RUE DES URSULINES, 37000 TOURS
MENSUEL / PRIX DU NUMÉRO 2 €
ISSN 0299-0342 / CPPAP N° 0224 K 84305

ÉQUIPE DE RÉDACTION: SYLVIE BORDET,
ISABELLE GODEAU, JEAN-FRANÇOIS PELLE,
DOMINIQUE PLUMECOCQ, ÉRIC RAMBEAU,
ROSELYNE SAVARD, MARCELLE SCHOTTE, ANDRÉ WEILL.
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: ÉRIC RAMBEAU.
ÉQUIPE DE RÉALISATION: ÉRIC BESNIER, ROSELYNE GUÉRINEAU.
DIRECTEUR: PHILIPPE LECOCC.

Hier, aujourd'hui, demain

Les premiers pas

On ne peut pas dire que la vie des Studio ait été jusqu'ici « un long fleuve tranquille ». Face aux événements, aux difficultés, aux obstacles, ils ont toujours été amenés à se réinventer pour survivre. C'est d'ailleurs dans une situation de crise qu'ils furent créés en 1963 : baisse de fréquentation des salles, fermeture de nombre d'entre elles, à la suite notamment de l'équipement généralisé des ménages en téléviseurs. Un groupe de cinéphiles tourangeaux se regroupèrent alors autour de l'abbé Fontaine pour fonder TEC (Technique Éducation Culture), l'association à qui appartiennent les Studio et qui les dirige toujours. À peine née, l'association reprenait, en faisant de gros travaux, le Myriam-Ciné, une salle en faillite rue des Ursulines. Le programme des 400 premiers adhérents était très clair : « Par notre action culturelle nous, les fondateurs des Studio, nous voulons contribuer à un changement de société ». Et ce par un travail en profondeur auprès du public : programmation indépendante, diffusion grâce à un journal mensuel d'informations sur les films, rencontres avec des réalisateurs...

Ces principes fondateurs ont été tout au long des années ceux des Studio et du CNP — associé à TEC depuis 1971 — et le sont toujours. Ils n'ont jamais empêché de remettre en cause les acquis, d'ouvrir de nouvelles perspectives, de saisir les opportunités d'agrandissement, d'essayer de conquérir de nouveaux publics. En 1981 Henri Fontaine, le fondateur des Studio, prend sa retraite. Le cinéma possède à présent quatre salles.

Le drame

Le 26 février 1985 marquera longtemps la mémoire des studiophiles : pendant la nuit un incendie ravage le Studio 1 et endommage deux des salles voisines. Les causes de cet incendie interrogeront longtemps les Tourangeaux car en cette même période était programmé le film de Jean-Luc Godard *Je vous salue Marie*, dont les catholiques intégristes voulaient interdire la projection. Accident ou attentat ? Le mystère ne sera jamais levé. Face à la situation de crise un vaste mouvement de solidarité se met en place et une souscription initiée par les abonnés rapportera plus de 200 000 francs. Les projections continueront pendant les travaux de reconstruction et l'ensemble des salles rouvra en août 1987.

Les actions en direction du jeune public et des scolaires, ainsi que les festivals (FICAT, Désir... Désirs) se développent, connaissent une audience de plus en plus large. Impossible à restaurer, le bâtiment du Studio 3 est rasé et remplacé par l'espace Henri Fontaine, inauguré en 2006, avec ses deux salles (le 3 et le 7). En mars 2013 les Studio fêtent leurs 50 ans lors d'une semaine un peu folle proposant des projections gratuites, des rencontres avec notre parrain Bertrand Tavernier, avec les danseurs du CCNT, un concert de jazz, des expositions de plasticiens au château de Tours, un concours de nouvelles, la publication d'un livre mémoire, un grand final orchestré par la Compagnie Off avec un défilé spectaculaire à travers la ville...

Au moment où ces Carnets numériques allaient être bouclés, le 1^{er} ministre annonce, à la surprise générale, la réouverture des salles de cinéma dès le 22 juin ! Chez les exploitants, les plus optimistes pariaient pour le 1^{er} juillet, les plus pessimistes, au mois d'août, voire en septembre. La surprise est donc totale, la joie immense, même s'il reste tout à mettre en place : les conditions sanitaires de la reprise, le choix des films à projeter... Vous comprendrez aisément que ces informations ne pouvaient être dans ces Carents. Un programme spécial sera imprimé et mis en ligne... Dès que possible...



Et maintenant ?

Fort à présent de ses sept salles, le complexe continue à évoluer. Diversifications et modernisations se succèdent : nouvelle cafétéria, verrière, terrasse, numérisation de toutes les salles — en conservant les projecteurs argentiques pour la Cinémathèque ou La Nuit des Studio —, nouvel espace d'accueil. Présent et avenir restent cependant, on s'en doute, peu lisibles. Le problème aujourd'hui n'est évidemment pas seulement celui des Studio, c'est toute la vie culturelle, toute l'effervescence artistique, toute la créativité intellectuelle qui sont menacées et jouent leur survie. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés », disait La Fontaine dans *Les Animaux malades de la peste*. Pouvons-nous espérer l'émergence d'un autre André Malraux, d'un nouveau Jack Lang capables d'incarner une véritable volonté politique, une ambition sociétale, un idéal de civilisation autre que purement économique ? Soyons fous, rêvons... même si la désillusion risque d'être brutale : « le con qui rêve, il fait

des rêves de con » (Jean-Marie Gourio, *Brèves de comptoir*)

Dans ces circonstances vraiment particulières et dramatiques la pérennité de notre cinéma est-elle assurée ? L'avenir n'est écrit nulle part, mais avec ses principes associatifs solides, son fonctionnement original, le lien fort qu'il entretient avec la population tourangelle, on peut raisonnablement espérer qu'il survivra. Allons plus loin. Quelles que soient la date de réouverture des cinémas, les conditions dans lesquelles elle se fera, serait-il présomptueux de voir dans l'histoire des Studio l'image de ce que pourrait être une autre conception de la relation entre offre de services — culturels ou non — et public ? Serait-il stupide d'affirmer que dans cette offre, dégagée d'un exclusif souci de marchandisation et de rentabilité, le public non seulement trouve son compte mais en assure par sa fidélité la durable viabilité ? **DP et AW**

MOI ET LE MONDE

Premier long-métrage du réalisateur tunisien Mehdi Barsaoui, *Un fils* (qui aurait dû s'appeler *Un père* parce que l'interrogation ne porte pas sur le sentiment filial mais sur la paternité – qu'est-ce qu'un père ? qu'est-ce qui fait que l'on se sente père ?) est un film passionnant, en premier lieu parce que le spectateur est très vite happé par l'urgence d'un récit dramatique (la survie d'un enfant). C'est aussi un film où s'articulent et se confrontent la vie intime, les convictions les plus personnelles des personnages, les idées préconçues du milieu dont ils sont issus, les conceptions plus générales du monde qui les entoure et enfin les convulsions politiques de la période historique qui sert de cadre au récit.

Meriem et Farès s'aiment. Ils ont un enfant, Aziz, âgé de 10 ans. Au début du film on les voit rejoindre une bande d'amis en pleine nature pour un pique-nique joyeux, où alternent blagues et toasts. Ils sont beaux, encore jeunes, aisés (il dirige une usine et elle vient d'être nommée responsable régionale). Farès propose à Meriem de passer un week-end en amoureux dans le sud... Mais nous sommes en Tunisie, en septembre 2011. Le dictateur Ben Ali est tombé il y a sept mois mais l'avenir politique est incertain ; l'ombre islamiste se profile... Juste avant d'arriver à leur hôtel, leur rutilant 4x4 est pris pour cible par un groupe terroriste : Aziz est grièvement blessé. À l'arrivée à l'hôpital on apprend que son foie est atteint et qu'il ne pourra survivre que grâce à une greffe.

Huis clos hospitalier

Commence alors un angoissant huis clos à l'intérieur de l'hôpital d' Hammamet. Farès propose d'être le donneur pour sauver son fils... mais le test ADN révèle qu'il n'est pas son père, dans le sens biologique du terme. Son monde s'écroule. Meriem devient d'abord une ennemie puis, petit à petit, une étrangère. Elle-même ne peut pas être donneuse à cause de la nature de son sang. Elle n'arrive pas à joindre son ancien collègue dont elle fut enceinte et qui ne l'a jamais su. Au-delà du drame intime, l'environnement social pèse de tout son poids : l'adultère est puni de cinq ans de prison et, si le don d'organes a été rendu possible depuis Bourguiba, c'est encore un tabou culturel, une pratique rejetée par la religion au nom de l'intégrité du corps du croyant... Le dilemme est insoutenable, d'autant que Farès est contacté par un directeur de clinique privée... qui lui propose d'acheter un foie. C'est cher mais il a les moyens. D'où vient cet organe ? Le directeur préfère ne pas répondre. Après avoir longtemps hésité, Farès décide d'oublier ses scrupules moraux pour sauver la vie de celui qui est intégralement son fils malgré ce qu'en dit la biologie.

Nous sommes alors plongés au cœur des convulsions régionales qui mêlent libéralisme économique, modernité technologique et esclavage : dans la Libye voisine en cours de désintégration (Khadafi sera tué six semaines plus tard), on découvre un élevage d'enfants noirs, troupeau servile précieusement gardé sous forme de réserve d'organes prélevables à l'envi...

Libre ?

Qu'est-ce que la liberté individuelle : le fruit d'une éducation, d'une époque, de pensées personnelles, de circonstances ? La multiplicité de thèmes fait toute la richesse de ce premier film réussi, doublement primé à La Mostra de Venise*, et fut pourtant d'abord un désavantage lors des cinq ans nécessaires pour monter le projet : « On me l'a souvent reprochée, surtout dans les commissions de production. J'ai essuyé beaucoup de refus à cause de cela. Est-ce que tu veux faire une histoire d'amour ? Tu veux parler du trafic d'organes, du racisme ou de l'adultère ? Pour un premier film, c'était trop pour eux ». Cette passionnante complexité ne l'est certainement pas pour le spectateur !

DP

* Prix d'interprétation pour Sami Bouajila et prix Interfilm (prix pour la promotion du dialogue interreligieux).

« La maternité était une relation extrêmement biologique, ancestrale, un peu parasitaire, écrite avec du sang, inaccessible aux hommes et, grâce à cela, exceptionnelle et mystérieuse. Pour un père, chaque enfant était en quelque sorte adopté, étranger d'une certaine manière. » Zygmunt Miloszewski



Les bien lotis

Renoncez aux poisons de la contestation, de l'anticonformisme, de l'individualisme ! Quel confort, quelle joie d'abandonner tout souci, toute initiative aux mains de ceux qui s'occupent de tout, de se couler dans le bonheur commun qu'ils nous proposent, de ne plus penser, de ne plus vouloir, de ne plus décider, juste être maître chez soi d'un petit chez-soi rien qu'à soi. Tout est tellement simple, il n'y a qu'à les laisser faire... se laisser faire...

Tom et Gemma rêvent de s'installer dans un de ces édéniques pavillons synonymes de bonheur. Mais le lotissement tout vert — la nature... l'espoir... — qu'on leur fait visiter se révèle très vite un labyrinthe sans issue, un huis clos à ciel ouvert constitué de rues et de pavillons strictement identiques, déserts, inhumains. Jusqu'aux nuages dans le ciel, absolument semblables les uns aux autres, interdisant toute rêverie, toute fantaisie interprétative. À Yonder (nom du lotissement) les tableaux à l'intérieur de la maison représentent la maison elle-même ou la pièce dans laquelle ils se trouvent. Dehors, dedans, aucune différence : prisonniers toujours. Le film est un réquisitoire drôle et glaçant contre les dérives et les excès d'un certain modèle sociétal, l'inquiétante allégorie d'une vie moderne standardisée, lyophilisée, complètement décérébrée.

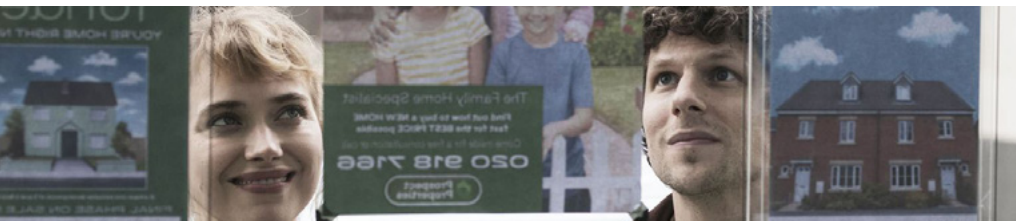
La critique est féroce mais classique. En revanche, curieusement, comme un pied-de-nez à l'usage et à la norme, *Vivarium* se déploie à l'inverse de ce que l'on voit d'habitude : au lieu d'une fiction qui dévoile peu à peu son intention profonde, son

engagement éthique ou politique, ici la diatribe est première et ne débouche que progressivement sur l'aspect essentiel du film : la fiction, plus précisément la science-fiction. Le titre lui-même suggère d'emblée la double idée d'engagement et d'observation par un ou des regards extérieurs. Tom et Gemma ont tout de souris — on pense forcément à Tom et Jerry ! — de laboratoire évoluant sous l'œil d'un observateur attentif, sauf que celui-ci n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de la cage : c'est le bébé « livré » au jeune couple.

Deux en un

À partir de là, reléguant la satire au second plan, les indices étranges se multiplient, qu'il s'agisse de la personnalité dérangement de Martin, l'agent immobilier qui amena Tom et Gemma à Yonder, de la télévision qui ne diffuse que des images kaléidoscopiques abstraites, inidentifiables, ou du bébé devenu enfant qui ne sait pas ce qu'est un chien ou un rêve, qui ne peut exprimer sa faim qu'en poussant des hurlements stridents, qui reproduit les mimiques, les intonations, les paroles de ses pseudo-parents, non pour se moquer d'eux mais pour s'instruire. Devenu en très peu de temps adulte, il (il n'a toujours pas de nom) disparaît un jour et réapparaît avec une sorte de manuel couvert de signes mystérieux et de schémas explicatifs : l'homme, la femme, l'enfant...

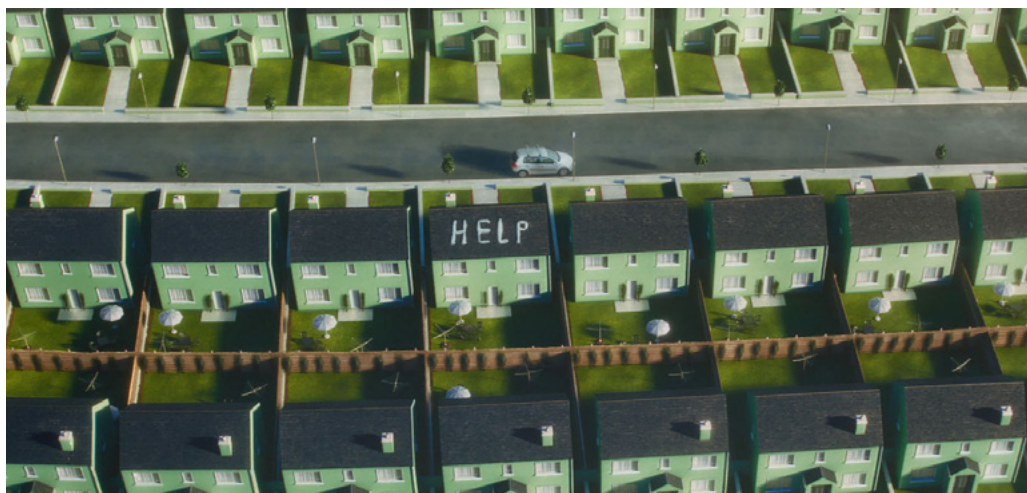
Le nom du lotissement, Yonder, signifie en anglais Là-bas, et de plus en plus s'impose l'évidence que ce lieu est en réalité une sorte d'enclave étrangère,



incompréhensible, au sein même de notre monde. L'impression inexorablement se confirme et justifie pleinement la scène d'ouverture : Gemma, jeune institutrice, imite et fait imiter par ses jeunes élèves le vent, puis la tempête. De la même façon, au vent de la satire succède la tempête de l'horreur : Yonder est un incubateur d'aliens. On les y livre sous forme de « bébés » pour les faire éduquer par de jeunes couples, leur faire prendre toutes les apparences d'humains et préparer ainsi la conquête de la Terre. On reconnaît ici un topos du genre, inspiré de l'emblématique nouvelle de Philip K. Dick, *Le Père truqué*.

À la fin du film la boucle est bouclée : le bébé devenu rapidement petit garçon, puis adolescent, puis adulte, est désormais prêt à tenir son rôle. Il se débarrasse du corps défunt de l'agent immobilier du départ, reprend son badge — Martin, patronyme passe-partout s'il en est — et attend de nouveaux clients dans l'agence, exacte reprise, sous le même angle de vue, d'une des scènes initiales. Tout marche comme prévu, le plan est sur les rails, les préparatifs continuent...

Vivarium est une œuvre étonnante, un film double, ou plutôt deux films, appartenant à des genres différents, réunis en un seul récit absolument homogène et cohérent, aux multiples résonances. La satire montre ainsi Martin devenu un adulte froid, dénué de personnalité propre et de sentiments, solitaire, parfaite incarnation de l'homo consumericus congelé, stérilisé. Mais il incarne en même temps, sur le plan de la fiction, l'aboutissement logique du processus d'humanisation d'un alien. Autre exemple : Tom creuse un trou au fond duquel il trouve les restes d'un être humain, évident devancier dans le pavillon et dans la fonction d'éducateur, trou au fond duquel lui-même et Gemma finiront. Mais c'est dire aussi, métaphoriquement, que tout homo consumericus creuse lui-même sa propre tombe. Bref, nous avons là une très incisive satire en même temps qu'un précieux tutoriel d'invasion pour extra-terrestres... **AW**



En cette période de distanciation sociale, l'autre devient source de danger. Nous avons voulu nous souvenir ici des réalisateurs/trices et des acteurs/actrices qui sont venu(e)s jusqu'à nous pour partager la chaleur de magnifiques rencontres

La classe !

Édouard Baer est souvent perçu comme un personnage fantasque, un électron libre passant de la radio au théâtre, de la télévision au cinéma. Le 22 mars 2019 il était venu avec le réalisateur Michel Leclerc présenter *La Lutte des classes*. On sentait une belle complicité entre ces deux-là et une même sensibilité. Édouard, discret, tolérant, laissait parler Michel et restait silencieux. Génie de la digression, il pouvait rebondir, sur un ton profond ou léger, entre poésie et drôlerie, parfois aux confins de l'absurde. Tous les spectateurs avaient savouré ce moment plein d'humour et d'humanité. **MS**

Élixir

Il se tenait droit comme un I en bas du Studio 1 pas encore refait et dont les marches étaient nombreuses et relativement raides. Il répondait avec une pointe d'accent aux questions et épatait par son intelligence et son érudition. Quand il parla de ses débuts dans le cinéma muet et, encore plus, quand il remonta l'escalier en courant, ou presque, on ne put s'empêcher de se demander quel âge pouvait bien avoir ce grand monsieur. Nous étions en septembre 2008 et deux mois plus tard, il fêterait ses 100 ans. Il allait encore avoir le temps de tourner plusieurs longs et courts métrages et pasw des moindres (*L'Étrange affaire Angelica ou Gebo et l'ombre*, entre autres) avant de s'effacer définitivement le 2 avril 2015. Manoel de Oliveira ou le cinéma comme élixir de jeunesse. **JF**

Henri Alekan, ombres et lumières

En 1983 Henri Alekan était venu présenter *La Belle captive* d'Alain Robbe-Grillet. Occasion d'assister, fasciné, à une magistrale leçon de cinéma par un chef opérateur qui avait travaillé avec Cocteau, Allégret, Carné, Duvivier, Ruiz, Wenders, Delannoy, Dassin (et continuerait jusqu'à 80 ans passés avec Gitai)... Ses explications sur le rôle de la lumière ont changé à tout jamais la façon dont je regarde des images animées... **ER**



L'émotion d'un clown

Le 28 juillet 2010 nous sommes quelques-uns à la gare de Tours pour accueillir Pierre Etaix qui revient sur les lieux de son « *Grand amour* », film qu'il tourna ici en 1968. C'est dans une Matra décapotable identique à celle immortalisée 42 ans auparavant qu'il fit le trajet jusqu'aux Studio, qui lui consacraient une rétrospective. « C'est courageux aujourd'hui de laisser la télé pour venir rire tous ensemble » nous dit-il avant d'évoquer Tati, Buster Keaton et de nous confier : « Je ne fais plus de cascades mais un numéro de clown. Un clown n'a pas d'âge ; il est hors du temps ». Gentillesse, humour et humilité étaient au rendez-vous ce soir d'été. Pierre Etaix, aussi ému que le public, avait 82 ans. **SB**

Sébastien Lifshitz, l'humaniste

La découverte eut lieu lors de sa venue pour *Wild Side* en 2004. Une double révélation : un travail à la fois empathique, cru et respectueux, et un réalisateur à suivre ! Les rendez-vous suivants seront plus qu'à la hauteur de cette attente : *Les Invisibles* en 2012, *Bambi* en 2013 et *Adolescentes* en mars de cette année confirmeront cette capacité à donner, sans mièvrerie mais avec bienveillance, la visibilité et la parole à ceux que l'on ne préfère généralement ni voir ni entendre, et sans pour autant jamais omettre de faire du cinéma. Vivement la suite ! **IG**

Bouli, plein écran

En 2015 il devait venir présenter son film *Les premiers, les derniers* aux Rendez-vous de l'ACC et l'on apprenait que toute la Belgique était confinée, non pour des raisons sanitaires mais à cause d'un attentat terroriste. Magie de l'image : Bouli Lanners était quand même parmi nous, depuis Liège, dans un face à face très émouvant. Il avait promis de revenir en chair et en os et il le fit deux fois pour présenter son film, puis celui de Claire Burger *C'est ça l'amour*. À chaque fois il était accompagné de son petit chien, l'un des acteurs de son film, qui courait au milieu des spectateurs. Et à chaque fois l'on retrouvait, dans la vraie vie, toute la vibrante humanité que ce formidable acteur/réalisateur apporte sur le grand écran.

DP

Y

Son prénom commence par une lettre dite grecque mais Elle est belge. Ses venues aux Studio sont toujours des moments de rencontre exceptionnels. En octobre 2013, Elle n'était pas venue seule nous rendre visite avec Henri. Je dis « nous » car la salle était évidemment pleine à craquer ! Yeux bleus et boucles d'oreilles noires, le regard direct, Elle nous emporte dans l'histoire d'Henri, de sa passion pour les pigeons, sa rencontre avec Rosette, jeune femme handicapée. L'histoire est émouvante. Une communion laïque opère dans la salle, sensible. Et puis la rencontre avec Elle, c'est forcément aussi des bains de foule et des accolades. Car Elle est disponible, cette grande Dame. Derrière une lettre initialement voyageuse, Elle est un équilibre d'intelligence, de douceur, de poésie, de chaleur et d'humour. D'une présence généreuse au tutoiement patiné d'un léger accent, Elle impressionne avec simplicité. Alors pas de langue de bois, Yolande Moreau, je t'aime ! **RS**

Les héros sont confinés

Les intrigues savamment concoctées par les scénaristes peuvent entraîner leurs héros dans des situations où ils sont confrontés à des formes diverses de confinement, volontaires ou pas. Afin de vous sentir moins seuls, tout en exerçant votre mémoire, voici quelques propositions pour lesquelles il vous faut retrouver le titre du film concerné :

1) Il s'appelle Lucas Steiner. Pour ne pas risquer sa vie il doit rester confiné dans les sous-sols de son théâtre. Deux choses lui permettent de survivre à cet enfermement : sa femme Marion et la possibilité de suivre auditivement les avancées de la pièce *La Disparue*.

2) Elle c'est Marie-Ange, mais d'angélique elle n'a que le prénom. Alors forcément, quand elle se retrouve coincée entre deux étages dans un ascenseur exigu, ses nerfs sont mis à rude épreuve. Heureusement, elle a Simon pour lui tenir compagnie !

3) Anne et Nicholas sont atteints de protoporphyrie érythropoïétique. Ils sont non seulement isolés sur une île, mais également cloîtrés dans une demeure vaste et effrayante. Pour Grace, leur mère, les journées sont longues entre séances de catéchisme, tirage de rideaux et feuilletage d'albums photos !

4) Carol quant à elle ne veut plus se confronter au monde et mieux vaut éviter toute intrusion chez elle ! Elle passe ses journées en chemise de nuit, ses seules compagnies se résumant à un lapin et à une nuée de mouches. Mais, poussant le confinement à l'extrême, elle finit enfermée en elle-même.

5) Ce héros-là est confiné en raison des conditions climatique. Mais dans un espace minuscule, au bout d'un certain temps, les vessies peuvent devenir des lanternes et les compagnons d'infortune d'appétissants gallinacés !

6) Volontaire ou pas, le confinement peut être l'occasion de se consacrer à l'écriture. Mais qui dit célébrité ne dit pas talent littéraire ; heureusement tout s'achète, même les compétences d'autrui. Mais difficile, même quand on est censé ne pas exister, de respecter les règles imposées par le reclus volontaire, surtout quand on découvre ce qu'il tenait à garder secret !

7) François est enfermé au dernier étage d'un immeuble. Avant que la lumière s'éteigne, François hurle sa douleur et se repasse le film des événements qui l'ont acculé entre ces quatre murs : décidément l'amour fait mal...

8) Pour certains le lit peut devenir l'ultime refuge, un havre de paix à temps plein ! Avec le recours ingénieux de quelques bouts de ficelle et un fidèle compagnon, ils peuvent même y atteindre la félicité !

9) Le degré extrême du confinement est atteint par Paul : dire qu'il a peu de place pour se mouvoir est un euphémisme. Mais heureusement les scénaristes ont prévu de l'équiper, entre autres, d'une lampe, d'un couteau, d'un briquet et d'un téléphone, mais pas d'une bouteille d'oxygène. Néanmoins tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, mais pas forcément celui d'avoir de la visite.

10) Une jambe cassée lorsque l'on n'habite pas dans un plain-pied, voilà qui vous cloue au domicile. Mais si comme J. B. Jefferies on dispose de vis-à-vis, voilà l'occasion de s'intéresser de plus près à la vie des autres... **IG**

Voir les réponses page 19.

Ils ont dit... ou pas

Les citations suivantes sont toutes authentiques, mais seules 11 d'entre elles sont attribuées à leurs véritables auteurs. Les 11 autres signatures sont pure invention. Saurez-vous trouver lesquelles ?



1. Alfred Hitchcock : « *Un film n'est pas une tranche de vie, c'est une tranche de gâteau* »
2. Jean-Paul Belmondo : « *Alain Delon est un frère de cinéma* »
3. Jean-Luc Godard : « *Depuis qu'il a du son le cinéma fait l'âne* »
4. Jean-Luc Godard : « *Le cinéma est la plus belle escroquerie du monde* »
5. Wim Wenders : « *Goethe aujourd'hui ferait du cinéma* »
6. Virginie Despentes : « *Cannes [...] c'est la fête de la saucisse avec des putes en Louboutin. Tous à dégueuler leur caviar, le nez plein de coke, après avoir récompensé du cinéma roumain* »
7. Jean Cocteau : « *Le cinéma, comme la peinture, montre l'invisible* »
8. Jean Cocteau : « *Le cinéma est un art du passé qui ne correspond plus aux modes d'expression contemporains* »
9. Albert Camus : « *Un peuple soumis pendant un demi-siècle au régime actuel des cinémas américains s'achemine vers la pire décadence* »
10. Federico Fellini : « *A ses origines le cinéma était un phénomène de foire, et je le ressens toujours un peu ainsi* »
11. Jean Yanne : « *Le cinéma n'a jamais fait partie de l'industrie du spectacle, mais de l'industrie des cosmétiques, de l'industrie des masques, succursale elle-même de l'industrie du mensonge* »
12. Woody Allen : « *Sexuellement, Weinstein s'était toujours senti insuffisant* »
13. Charlie Chaplin : « *Les bébés et les chiens sont les meilleurs acteurs du monde* »
14. Claude Piat : « *Si Galilée revenait sur Terre, il s'écrierait devant une mauvaise actrice : « Et pourtant elle tourne ! »* »
15. Jean Gabin : « *C'est du vent le cinéma, de l'illusion, des bulles, du bidon* »
16. Gérard Depardieu : « *Deux acteurs peuvent admirablement jouer une scène. Si elle est mal filmée on a l'air de deux cons* »
17. Louis-Ferdinand Céline : « *Le cinéma, le nouveau petit salarié de nos rêves, on peut l'acheter lui, se le procurer pour une heure ou deux, comme un prostitué* »
18. Steven Spielberg : « *Le cinéma n'est pas un art, c'est une opération industrielle qui consiste à transformer d'abord de l'argent en spectacle puis du spectacle en argent* »
19. Béatrice Dalle : « *La grande famille du cinéma ça n'existe pas. C'est un milieu où tout le monde se déteste* »
20. Louis Lumière : « *Les films parlants sont des inventions bien intéressantes, mais je ne crois pas qu'elles restent longtemps à la mode* »
21. Orson Welles : « *Un film est aussi mort qu'un livre et, potentiellement, éternellement vivant* »
22. Serge Gainsbourg : « *Le cinéma est un anus artificiel* »

AW

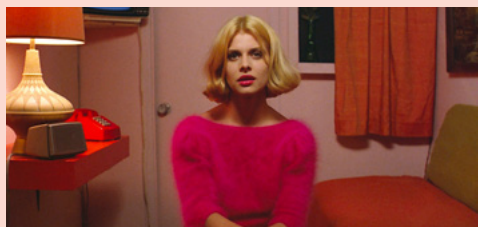
Voir les réponses page 19.

Sur l'écran blanc de mes souvenirs...

... défilent des actrices, des scènes singulières, des ambiances particulières. Leurs noms sont aussi divers que leurs pays d'origine.

Nastassja Kinski

Avec son pull angora rose échancré elle crève l'écran, assise dans la cabine d'un peep show de Houston. Le père de leur enfant lui raconte leur histoire. Il la voit ; elle ne le voit pas. Ils se parlent par miroir interposé. La scène est filmée au plus creux de l'intime et de l'émotion. Elle est bouleversante.



Isabelle Huppert

À la tête d'une grande entreprise de jeux vidéo, elle gère ses affaires comme sa vie sentimentale : d'une main de fer. Elle se permet une prise totale de risques en créant le portrait malsain d'une femme qui dissimule ses failles. Elle est inébranlable, même traquée. Dans un climat de tension toujours grandissant elle ne perd jamais le contrôle. Son jeu est impeccable. Rien ni personne ne l'atteint. On frôle le malaise.



Kerstin Tidelius

Dans le village suédois d'Adalen, en 1931, des dockers mènent une grève dure. Fanfare, coups de feu, mouvements de foule... suivis d'un instant de calme. La caméra est au plus près d'un personnage : une femme nettoie une vitre. En face d'elle, de l'autre côté de la vitre, son jeune fils dessine le même geste qu'elle. La beauté du quotidien se révèle dans le visage lumineux de cette mère. Magnifique !



Uma Thurman

Béatrix Kiddo, alias Black Mamba, est superbe et athlétique dans sa combinaison jaune. Elle inaugure une danse sanglante avec son sabre de samouraï, seule contre 88 yakuzas. Sous nos yeux s'ouvre une séquence de combat renversante, spectaculaire, avec cascades, voltiges de cadavres, de membres tranchés qui volent dans tous les sens, gerbes de sang... Un déluge de fureur magistralement chorégraphié autour d'une tueuse à gages impressionnante et talentueuse.



Golshifteh Farahani

Dans un monologue en huis clos une femme afghane déverse des mots, des révélations, des secrets, auprès de son mari plongé dans le coma. Femme musulmane opprimée et bafouée, elle trouve dans cette « Pierre de patience » un moyen de se libérer. À travers son histoire bien des choses sont dites : l'aliénation des femmes, le poids de la religion, utilisée avant tout pour dominer et tuer, et l'absurdité des guerres. Le ton de la voix est doux, amical, jamais colérique. Golshifteh Farahani, véritablement habitée, illumine l'écran, qu'elle ne quitte pas. Sa sensibilité et sa sensualité se révèlent tout au long du récit.



Halldora Geirhardsdottir

Halla est une guerrière, une combattante. Elle nous entraîne dans les paysages époustouflants des Hautes Terres d'Islande. Elle court dans la lande, gravit des montagnes, se jette dans les flots glacés d'un torrent. Rien ne l'arrête. Poursuivie par un drone de surveillance, elle se protège, cachée sous la dépouille d'une brebis. Elle mène un combat solitaire contre l'industrie de l'aluminium dans son pays. Elle veut sauver la planète en frappant fort. Soit, armée de son arc, elle vise les pylônes électriques et les sabote. Soit elle lance un câble sur la ligne à haute tension et fait disjoncter l'électricité de l'usine voisine. Quelle héroïne épatante !



Alexandra Borbély

Maria est contrôlée des qualités sanitaires dans un abattoir dont Endre est le directeur. Chaque nuit elle rêve qu'elle est une biche, lui rêve qu'il est un cerf. Dans leur songe cerf et biche tentent de survivre dans une forêt enneigée. Tous deux sont en mal d'amour dans la réalité. Maria est extrêmement distante, froide, en quasi incapacité à assumer le contact avec les autres. Son personnage est comme plat, inexistant, presque sans vie. Maria est prête à prendre des risques, à essayer de changer. Elle dit tout très directement, sans filtre. Le film, plein d'une sensibilité incroyable, nous montre son évolution avec subtilité, autour de l'éveil des sens, du désir, de l'amour interprété tout en retenue. Comment ne pas tomber sous le charme de cette âme sensible en mal d'amour !



Filmographie : *Paris, Texas* de Wim Wenders (1984), *Elle* de Paul Verhoeven (2016), *Adalen 31* de Bo Widerberg (1969), *Kill Bill 1* de Quentin Tarantino (2003), *Syngué Sabour* de Atiq Rahimi (2013), *Woman at War* de Benedikt Erlingsson (2018), *Corps et âme* de Ildiko Enyedi (2017). **MS**

Un autre monde

« Je ne sais pas trop quoi penser des prix. Je ne sais pas trop quoi penser des récompenses » déclarait Fanny Ardant en recevant son César pour un second rôle. Après un détour par l'histoire de Caïn et Abel elle ajoutait : « Il n'y a pas d'un côté les gentils et les méchants, ceux qui ont raison et ceux qui ont tort. Dans tout jugement il y a une condamnation et une condamnation, c'est toujours dangereux ». Finalement elle a dit prendre cette récompense « comme une glace, très agréable mais éphémère comme la joie, le plaisir, le pouvoir, la gloire ». Et même si on peut, en effet, être convaincu que les classements, quand il est question d'art, ne veulent pas dire grand-chose, difficile de ne pas prendre du plaisir en voyant reconnu le travail d'Anaïs Demoustier, de Roschdy Zem, de Swan Arlaud, de Jérémy Clapin (pour son film *J'ai perdu mon corps*)...

La honte

Mais ce soir-là la glace avait un goût amer. La présence d'un fantôme envahissait la salle Pleyel tout entière, malgré les facéties irrévérencieuses de la meneuse de revue : les protestations devant la salle, la démission de l'ensemble du bureau de l'académie des Césars quelques jours plus tôt, laissent à penser que cette 45^e cérémonie serait marquante. Symboliquement l'occasion était trop belle de pouvoir glisser allègrement d'un monde à l'autre, d'effectuer une révolution culturelle ; les titres de deux des films en lice le disaient presque noir sur blanc : d'un côté *J'accuse* (traduit aussitôt en « Je suis accusé ») et de l'autre *Portrait de la jeune fille en feu*, dont l'actrice vedette avait mis le feu aux poudres lors d'une interview à Médiapart. Mais le basculement n'a pas eu lieu. Lorsque Roman Polanski a reçu le prix du meilleur réalisateur, une partie de l'assistance a quitté la salle à la suite d'Adèle Haenel qui s'est écriée « C'est la honte ! », d'autres ont tenu à défendre le réalisateur. On avait alors clairement devant les yeux l'image de la « grande famille » du cinéma français. Comme le montrait une nouvelle fois il y a peu le film de Cédric Kahn intitulé *Fête de famille*, une famille, c'est le lieu de tous les déchirements, de toutes les détestations, des amours les plus forts comme des haines les plus tenaces. C'est ce à quoi on avait l'impression d'assister avec cette cérémonie qui a fini en queue de poisson (la maîtresse de cérémonie, ne revenant pas, signant « écoeuvée » sur son compte Twitter.), c'est bien à une réunion de famille où les intérêts, humains ou matériels, et les conceptions, politiques et morales, divergent totalement d'un membre à l'autre. Plus tôt Aïssa Maïga avait commencé à mettre les pieds dans le plat : « On est une famille, on se dit tout, non ? » avant de dénoncer, une nouvelle fois, le manque de diversité dans le cinéma français. Mais, curieusement, sa façon d'assigner les quelques acteurs/actrices noir(e)s à leur couleur de peau avait quelque chose de dérangeant...





Finally on peut se demander si le scandale Polanski ne va pas éclipser la capacité du cinéma français à mettre en scène la réalité qui nous entoure, la misère (*Roubaix une lumière* de Desplechin), la lutte contre la pédocriminalité dans l'église catholique (*Grâce à dieu* d'Ozon), contre l'intégrisme (*Papicha* de Meddour), le bricolage dans l'accueil des autistes (*Hors norme* de Nakache et Toledano)... On en a presque oublié également le triomphe du film de Ladj Ly *Les Misérables* ! Et pourtant, sur la scène de Pleyel il y avait une galerie d'acteurs, de producteurs, de techniciens, qui représentait de manière éloquent le visage d'une France nouvelle (mais il n'y avait pas une seule femme dans l'équipe !). On pourra d'ailleurs reprendre l'apostrophe « Quelle honte ! » si cette dénonciation brillante et sur grand écran de la misère des banlieues françaises... n'a pas plus de répercussions sur les politiques de la ville (où en est le plan Marshall tant de fois annoncé et toujours repoussé aux calendes grecques ?) qu'en son temps *La Haine* de Mathieu Kassovitz.

Urgences culturelles et politiques

Deux mois plus tard je relis ce texte écrit début mars : comme toute cette colère, cette indignation, ce malaise profond semblent lointains. Le basculement dans un nouveau monde a bien eu lieu mais c'est un monde inquiétant, où l'on craint un ennemi invisible, où l'on se méfie du voisin, où l'on évite d'être proches, où la violence faite aux femmes est toujours d'actualité, renforcée par le confinement généralisé, où la famille du cinéma est suspendue comme les tournages, les projections en salle, où l'avenir est bien incertain (faillites à venir, manque de financements pour le cinéma hexagonal...) et où l'annulation des festivals ne permettra

pas de mettre sous le feu des projecteurs médiatiques certains films précieux (*Les Misérables* aurait-il eu un tel succès public sans le Festival de Cannes ?). Elargissant le propos à tous les arts vivants, des voix se lèvent pour appeler, comme Isabelle Adjani sur France Inter, à un état d'urgence culturelle : « Nous savons, vous savez* que nous, vulnérables mais indestructibles artisans de la culture, sommes un gage majeur de démocratie dans un pays, que notre existence secrète un antidote puissant à tout ce qui peut être liberticide et que le courage de vous dire que la reprise autour du cinéma, du théâtre, de la danse, de la musique, des musées, doit être pour demain et pas pour après-demain, nous l'avons. » Cependant, derrière l'unanimité de façade, on sent la famille du cinéma déjà prête à se déchirer entre la défense acharnée des salles et la survie économique grâce aux plateformes de diffusion.

À l'heure actuelle le fantôme qui nous hante n'est plus celui, symbolique, d'un vieil homme confiné en Suisse, mais celui d'une récession et d'une crise économique majeure. On évoque à longueur d'antennes et de colonnes « le monde d'après » mais comment sera-t-il : très sécuritaire, totalement numérisé, dominé par les grands groupes (pharmaceutiques, de distribution...) et où les *Misérables* le seront encore un peu plus... ou un monde débarrassé des dogmes ultralibéraux, plus solidaire, moins inégalitaire, un monde où hommes et femmes pourraient vivre ensemble sur un pied d'égalité ?

DP

* C'est une lettre ouverte au président de la république.



On ira tous au cinéma

Ils ont deux minutes chacun pour dire leur désir de retourner dans une salle obscure, partager leur plus beau souvenir, leurs coups de cœur liés au cinéma partagé. Ils s'appellent Jean-Paul Rouve, Sandrine Kiberlain, Emmanuelle Devos, Reda Kateb ou Pierre Niney... et ont répondu présents à l'initiative de la Fédération Nationale des Cinémas Français (FNCF) et de The Boxoffice Company (Webdia) pour produire ces petits films.

L'été du plein air italien

Alors qu'en Italie, comme ici, les salles espèrent rouvrir cet été, tout le secteur se mobilise pour le retour des films sur grand écran... à ciel ouvert. C'est le projet *Moviment Village*, lancé par la Fédération des exploitants italiens et qui connut un grand succès l'été dernier avec la sortie de plus de 60 nouveaux films. L'objectif cette année est d'atteindre 200 sites de plein air qui offriront des reprises de films récents et des œuvres inédites.

Cannes encore et toujours

Vous l'avez remarqué : les chaînes de télé rivalisent pour programmer un maximum de films liés aux festivals des années précédentes. Cette année, à défaut de tapis rouge, ce sera un label qui tiendra lieu de palmarès. La marque sera lancée début juin avec l'annonce de la sélection. Car, comme le dit Pierre Lescure, le président du festival : « Quand on réalise le potentiel de Cannes sur l'ensemble de la filière, on ne peut pas se contenter d'enjamber l'édition 2020 et se dire : rendez-vous en 2021 ». En attendant, tous espèrent garder Spike Lee comme président du jury en 2021 !

Tout doucement ça rouvre

Les plus chanceux sont les Norvégiens et les Tchèques qui sont retournés au cinéma le 11 mai, puis il y aura le Portugal, le Kosovo, la Pologne et la Slovaquie le 1er juin, la Finlande, l'Espagne le 8... Et nous ? Une deuxième enquête de Vertigo Research a pourtant confirmé la volonté du public français de retrouver rapidement le grand écran...

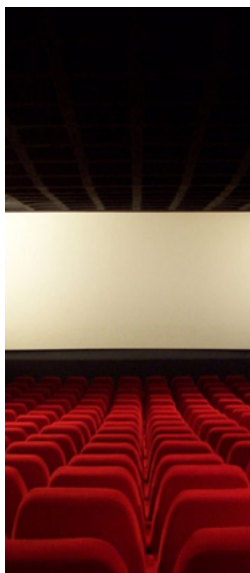
Tout doucement ça tourne

Paris a donné son feu vert pour une reprise des tournages sous certaines conditions. C'est le cas du film *Adieu Monsieur Haffman* et il était temps : le décor monté à Montmartre, évoqué le mois précédent dans cette même rubrique, commençait à moisir sérieusement. Espérons qu'il n'en n'est pas de même pour Daniel Auteuil et Gilles Lellouche, les acteurs !

Quant à Jean-Jacques Annaud, il prévoit de tourner cet été *Feu*, un film sur l'incendie de Notre-Dame, sur les lieux du sinistre ; l'homme n'a décidément peur de rien : un virus et un édifice branlant en guise de décor !

Et les baisers dans tout ça ?

Avec les nouvelles normes sanitaires les baisers sont-ils voués à disparaître des écrans ? La question préoccupe acteurs et spectateurs car nul doute que, s'il était amputé de ses baisers de légende, notre 7ème art préféré serait beaucoup moins glamour ! **SB**



Les héros sont confinés



Ils ont dit... ou pas

1. Vrai.
2. Vrai.
3. Faux. Mot de Carlo Rim.
4. Vrai.
5. Faux. Francis Ford Coppola.
6. Vrai.
7. Faux. Jean-Luc Godard.
8. Faux. Peter Greenaway.
9. Faux. Georges Duhamel.
10. Vrai.
11. Faux. Jean-Luc Godard.
12. Vrai.
13. Vrai.
14. Faux. Pierre Dac.
15. Vrai.
16. Faux. Claude Brasseur.
17. Vrai.
18. Faux. Jean Yanne.
19. Faux. Omella Mutti.
20. Vrai.
21. Vrai.
22. Faux. Louis Scutenaire.

12. Vrai. La citation est rigoureusement exacte, tirée de Dieu, Shakespeare et moi, traduction française en 1975. Le Weinstein en question est un personnage de fiction prénommé Isaac...

Ouvert la Nuit (35 fois...)

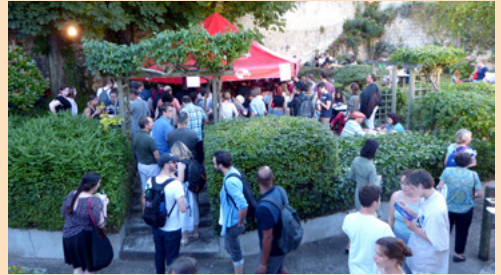
Les Studio, c'est bien connu, sont un repère de vieux grincheux passéistes, militants austères et rassis pour qui le bonheur suprême est de regarder un film moldo-valaque des années 20, sans sous-titres et assis sur une planche à clous.

C'est d'ailleurs dans l'évident souci prosélyte d'imposer ces souffrances expiatoires au plus grand nombre que l'association a décidé, dès 1983, d'inviter ses spectateurs à partager une Nuit entière de films aussi austères que Hercule se déchaîne (pour apprécier un Serge Gainsbourg en jupette). Plus tard, on y verra aussi *Massacre à la tronçonneuse* ou *The Rocky Horror Picture Show*, autres grands classiques du cinéma qui fait mal à la tête...



Le principe en était simple : vous vous acquittiez d'un prix forfaitaire de 40 francs nouveaux et aviez accès à toutes les salles, de 18 heures à l'aube (soit 5 séances possibles) pour un choix d'une bonne quinzaine de films. Et, entre les séances, les Studio vous offraient à boire et à manger (les nourritures terrestres étaient incluses dans le prix du billet. Pour les membres actifs et bénévoles, c'était une course quasi permanente... imaginez-vous préparer des tables pour 1000 spectateurs pendant qu'un film

est projeté, puis tout nettoyer pendant la séance suivante... et remettre, sinon le couvert, du moins de quoi boire encore et grignoter un peu avant d'aller chercher un stock de croissants dans une boulangerie pour accueillir les vaillants survivants qui émergeaient vers 6 heures du matin...



Tout cela a très bien marché plusieurs années... puis, deux années de suite, le public ne fut plus au rendez-vous ; la Nuit coûtait cher et générait beaucoup de pertes alimentaires (si la nourriture est commandée pour 1000 personnes et que 600 ou 700 seulement viennent, on imagine aisément le gâchis...). Allait-on renoncer à faire la fête ?

La décision fut alors prise de tenter un système très différent : le prix du billet était considérablement revu à la baisse... et nourritures et boissons étaient confiées aux nombreuses associations qui, année après année, travaillaient avec le CNP.

Tout le monde pouvait y trouver son compte : les associations en question se faisaient un peu de trésorerie et pouvaient toucher un large public, les spectateurs se voyaient offrir un bien plus large choix de plats et les Studio encourageaient de moindres risques financiers ...

L'affaire fut un succès qui ne s'est guère démenti



depuis : les dernières éditions se sont même jouées à guichets fermés, toutes les places étant parfois vendues un à deux jours avant l'événement.

Le vrai casse-tête (mais pour des masochistes, un casse-tête est un plaisir !) consiste en l'élaboration de la programmation... Une équipe de membres actifs aux goûts souvent quelque peu différents se réunit dès septembre, avec pour mission de choisir une quinzaine de films répondant à des critères variés. On essaie en effet de diversifier les époques, les genres, les pays et les langues... mais, comme si cela ne suffisait pas, il faut aussi imaginer le public potentiel pour chaque film. Les salles ayant des capacités très diverses (de 67 à 256 spectateurs !) il n'est pas question de mettre un film « porteur » dans une petite salle ou un film plus confidentiel dans une très grande. Et c'est là que se jouent de nombreuses surprises souvent agréables, comme de découvrir que tel film auquel nous tenions tant mais pensions qu'il ne serait pas fédérateur... fait le plein à chaque projection...

Les plaisirs, pour nous membres actifs, sont évidemment encore plus nombreux et divers : croiser de vieux amis, voir les sourires réjouis de quelque 1000 personnes heureuses d'être là, entendre les discussions animées pendant les

pauses... bref, remplir notre rôle et agiter les cœurs et les esprits de ceux qui, année après année, saison après saison, nous font confiance ! **ER**

PS : La programmation de la Nuit, je l'ai dit, n'est pas une mince affaire mais elle serait tout bonnement impossible sans les talents de négociatrice et le dévouement de Roselyne G., qui assure toutes les (parfois difficiles) transactions avec les distributeurs... qu'elle en soit ici remerciée, une fois de plus !

PPS : Jusqu'à cette année seul l'incendie de 1985 avait empêché la Nuit de se tenir... il faudra désormais compter aussi avec le confinement lié à certain virus...

